

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Journal des Familles

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Bureau et atelier :
8—RUE BONSECOURS—8
MONTREAL.

SOMMAIRE — Feuilletons : LA FORET DE BONDY (suite); LE CRIME ET SON CHÂTIMENT (suite); Nouvelle: RECIT D'UN VIEUX PAYSAN (suite); Poésie: LES EPINES SONS LES ROSES, par Louis Fréchette; Hygiène pratique; Jeux et divertissements; Le parfait cordon bleu; Recettes familiales; L'esprit de tout le monde; Musique: LA NAISSANCE DE L'AMOUR.

ABONNEMENTS:
Un an.....\$1.50 c.
Six mois..... 75 c.
Quatre mois..... 50 c.
Deux mois..... 25 c.
Strictement payables d'avance.



...Et partirent au galop, emportant leur proie. (Page 39, col. 2.)

La Foret de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

(Voir à partir du n° 1)

Durant le parcours, il put voir vaguement de gros anneaux de fer attachés aux murs, des crochets, des instruments de forme étrange et horrible, paraissant destinés à faire subir des supplices. Ça et là, des réduits étroits, aux

ouvertures grillées de forts barreaux de fer, des sortes d'*in pace*, des cellules sombres, des cabanes qui avaient du étouffer bien des souffrances et ensevelir bien des crimes.

On arriva enfin à une espèce de salle octogone, en forme de crypte, à voûte ogivale. Une lampe était suspendue au plafond. Il y avait quelques sièges de bois; un lit dans un coin; une table de chêne.

—Voilà votre gîte, jusqu'à ce que vous deveniez raisonnable, dit au comte de Souvré un des hommes qui le conduisaient. Vous ne manquerez de rien ici, si ce n'est

d'agrément. Au revoir. Demain on viendra connaître le résultat de vos réflexions.

Sur ces mots, nos deux individus reprirent, à travers le souterrain, le chemin qu'ils avaient parcouru, et allèrent retrouver leurs compagnons dans la cabane.

On sait ce qui arriva.

Le corps du marquis de Beaulieu fut englouti, avec les précautions que nous avons décrites, dans le gouffre de Fourjoyeuse.

CHAPITRE VII

Les deux cadavres.

Le lendemain du jour où s'étaient passés ces tragiques événements, deux paysans de Livry suivaient la route qui, à travers la forêt, conduisait à Paris.

Ils étaient partis au point du jour. La matinée était claire et fraîche. Le vent s'était élevé avec le soleil et promenait dans les profondeurs du bois de longs murmures. Il y a, dès l'aube, des bruits étranges sous les grandes futaies : cris d'animaux, chants d'oiseaux, glapissements ou hurlements de fauves, aboiements lointains, craquements de chênes qui entrechoquent leurs branches. Tous ces bruits bizarres, tous ces murmures confus ont quelque chose de mystérieux et de menaçant bien fait pour impressionner des âmes naïves et superstitieuses, surtout quand ces sourdes rumeurs se produisent dans un lieu mal famé !

Pierre Minot et Jacques Billette, nos deux paysans de Livry, étaient partis du village l'esprit gai, le pied alerte, l'œil émerveillé de la beauté de cette matinée dont l'éclat ensoleillé leur mettait la joie au cœur, et ils allaient causant, le verbe haut, la plaisanterie sur les lèvres, envoyant un sonore bonjour aux voisins qui humaient l'air matinal sur le seuil des chaumières, lançant une grosse plaisanterie aux jeunes villageois qui vaguaient aux champs.

Mais quand ils s'étaient engagés dans la sombre forêt et à mesure qu'ils avançaient sous bois, leur front s'était assombri et leur voix avait baissé de ton. Puis ils s'étaient parlé tout bas, comme s'ils eussent eu peur d'être entendus.

C'est que ces profondeurs boisées inspiraient à tous ceux qui les traversaient une grande terreur.

On racontait tant de drames affreux, tant d'histoires terribles, tant de légendes sanglantes sur ces lieux tristement célèbres.

A mesure qu'ils s'enfonçaient sous les halliers, nos deux compagnons de route devenaient plus taciturnes.

Leurs regards sondaient à droite et à gauche les grands arbres dont les larges troncs pouvaient cacher un malfaiteur, et interrogeaient au loin le chemin désert. Parfois un craquement subit les faisait frissonner.

—As-tu entendu ? demandait Minot dont le visage était pâle.

—Est-ce que tu as peur ? répondit Billette qui affectait une feinte bravoure.

—Et il sifflait pour tromper sa frayeur.

—Je sais bien que les voleurs ne trouveront pas grand

butin sur nous. Mais on dit que ces scélérats vous assassinaient pour un écu.

—Tout ça, c'est des histoires !

—Des histoires vraies. Tu connais l'aîné des Béchard ?

—Eh bien ?

—Eh bien ! il n'y a pas trois mois il a vu ici une chose horrible.

—Conte-moi ça, pour me faire rire.

—Rire ! c'est à faire frissonner.

—Va toujours ; je t'écoute.

—Eh ! bien, le père Béchard, était allé à Paris vendre deux vaches. Il avait avec lui son chien César, qui ne le quitte jamais. Excellente bête qui a des bons crocs. Mais que peut faire un chien contre une bande de voleurs ? Tant il y a que le père Béchard qui devait revenir le lendemain, n'était pas rentré au bout de trois jours.

—Le père Béchard aime le cabaret, le jeu et les ribaudes.

—Oui, mais voilà que le quatrième jour, le chien revint tout seul à la ferme.

—C'est qu'il avait perdu son maître.

—La famille crut qu'on l'avait assassiné ! Voilà l'aîné parti à la recherche de son père. Il lui fallait du courage, car il se mit en marche le soir, et il allait traverser de nuit cette maudite forêt. Heureusement la lune était dans son plein. Mais quand il arriva dans le bois, les ombres des arbres lui paraissaient comme des hommes qui lui barraient la route. A chaque instant il s'arrêtait ; mais il aime son père, cet enfant, et, quoique tremblant, il reprenait sa marche.

—Et il voyait qu'il s'était trompé.

—Oui. Mais voilà qu'il rencontre un voyageur arrêté ! Il s'arrête... il hésite à l'aborder.

—Il le prenait peut-être pour un voleur.

—En effet... mais l'autre avait peur aussi, car il n'avancait pas non plus. Ils se décident cependant à continuer leur route, mais l'un suivant la droite, l'autre la gauche. Pourtant le petit Béchard coupe le chemin et s'adressant au voyageur qui se tenait sur ses gardes.

—Pardón ! excuse ! fit-il en ôtant son chapeau, est-ce que vous venez de Paris ?

—Oui, fit l'inconnu.

—Vous n'avez pas vu, sur la route, un homme d'une cinquantaine d'années, la barbe rousse, haut de taille, vêtu d'une veste et de chausses grises.

L'inconnu regarda l'enfant et hésita à répondre.

—Est-ce que c'est un ami, un parent ? demanda-t-il enfin.

—Hélas ! c'est mon père que nous attendons depuis cinq jours.

—Pauvre enfant ! murmura le voyageur.

—Mon Dieu ! l'auriez-vous vu ? lui serait-il arrivé malheur ?

—C'est que...

Et l'inconnu hésitait.

—Au nom du ciel, parlez, supplia l'enfant, mon père...

—Eh bien ! fais encore une centaine de pas et tu le trouveras là-bas, étendu dans son sang.

Le malheureux garçon poussa un cri de désespoir.

—Mon père ! mon pauvre père !

Le voyageur s'était éloigné rapidement.

—Il s'était sans doute gaussé du petit, dit Billette, qui voulait paraître incrédule.

—Tu vas voir. Le pauvre enfant sanglotait que c'était pitié. Il n'osait avancer de peur de voir trop tôt l'affreux spectacle... Il voulait encore douter. Enfin il fait quelques pas, puis il s'arrête de nouveau. Il regarde... il devient plus pâle qu'un mort... ses jambes tremblent... il est près de tomber.

—Qu'est-ce qu'il avait donc vu ?

—Là-bas... un cadavre.

—Ce n'était pas celui de...

—Il le croyait cependant... les paroles du voyageur, son trouble, les larmes de ses yeux, tout ça l'empêchait de bien voir ; enfin il s'approcha et il lui échappa une grande exclamation et un grand soupir : ce n'était pas son père. C'était un étranger que les voleurs avaient assassiné et dépouillé. C'est égal, il avait eu une fière peur, et quand il raconte cela, il en tremble encore et devient tout pâle. Il rencontra à une centaine de toises plus loin le père Béchard qui revenait l'oreille basse, ayant bu tout l'argent des deux vaches. Mais tu penses bien que ce n'était pas le moment des reproches. Son gars lui sauta au cou et l'embrassa en pleurant comme une bête. Il lui raconta tout, et le père Béchard en a été tellement saisi, qu'il ne se grise plus et qu'il rapporte fidèlement le produit de sa ferme.

—Oui, mais son gars l'accompagne.

—Il y a tant de malandrins !

—Encore ! Tu en vois partout ?

—Ah ! mon Dieu ! fit Minot qui s'arrêta tout à coup en saisissant le bras de son compagnon.

—Est-ce que tu en vois un ?

—Deux.

—Deux voleurs ?

—Deux cadavres !

—Où ?

—Là-bas, en travers du chemin.

—Est-ce que tu as la berlue ?

—Mais regarde donc !

Et Minot, pâle, effaré, prêt à défaillir, lui montrait du doigt, à une centaine de pas, deux corps étendus sur la route et présentant l'immobilité rigide de la mort.

—Je crois que tu as raison, répondit Billette qui commençait à croire aux légendes sanglantes de la forêt de Bondy.

—Si nous nous en retournions ? dit Minot, en faisant mine de s'en aller.

—Au contraire, il faut voir, s'assurer.

—Mais si les assassins étaient là, cachés dans les taillis.

—Bah ! que feraient-ils à deux pauvres paysans ? Et puis si ces deux hommes n'étaient pas tout à fait morts ?

—Forêt maudite ! fit Minot en suivant malgré lui son ami, car ne la purgera donc pas de toute cette vermine, de tous ces affreux bandits.

—Bah ! mon pauvre Minot, que nous importe cela, à nous, misérables manants, gens corvéables à merci ! riposta Billette avec une amère philosophie. Les détresseurs ne sont pas tous dans les bois ! Les collecteurs de la taille, de la gabelle nous fondent, nous pressurent,

nous pillent, nous tuent bien plus cruellement qu'ils font les malandrins de la forêt :

En ce moment, nos deux paysans approchaient du lieu où s'était passé le drame de la veille.

Minot eut une exclamation.

—La livrée de monsieur le duc de Beaulieu ! s'écria-t-il.

—Tiens, voilà Jean Robert ! dit Billette, en désignant un des cadavres, c'est le piqueur du marquis, le fils du duc. Je le connaissais ; il venait souvent à Livry ; la veille des chasses, au cabaret de la mère Plantier.

—Et celui-là, c'est Richard, le premier valet.

—Ils ont tous les deux reçu un coup en pleine poitrine ; ils n'ont pas dû dire ouï !

—Que faire ?

—Nous ne pouvons pas laisser deux chrétiens pourrir sur le chemin.

—Mais comment les emporter ?

—Le duc de Beaulieu est depuis une semaine à Bois-le-Vicomte, chez le baron d'Hervant ; allons-le prévenir.

—Tiens ! regarde donc, c'est extraordinaire... là, à quelques pas, la route a été coupée, ou plutôt creusée...

—Oui, c'est vrai, mais le trou a été comblé.

—Si c'était une fosse ?

—Hein ! fit Minot en palissant.

—Si on y avait enterré ?...

—Qui ?

—Les maîtres, pardieu !

—Que tu es bête ! les voleurs ne prennent pas tant de précautions... Et puis, vois-tu, les maîtres... ça s'échappe toujours... il n'y a que les pauvres serviteurs qui attrapent les mauvais coups.

—Allons vite à Bois-le-Vicomte.

—Dis donc, fit Billette en retenant son compagnon, si nous les fouillions... on pourrait les dépouiller avant qu'on soit venu les enlever.

—Imbécile ! crois-tu que les voleurs n'aient pas vidé leurs poches ?

—Ils ont pu être dérangés. Tiens, regarde... Ils sont là, roides, étendus ; mais leurs vêtements ne sont pas dérangés.

—C'est vrai.

—Fouille Robert... je vais consulter les poches de Richard.

—Dépouiller un mort ! Ah ! ça me répugne.

—Es-tu fou ! Nous rendrons cet argent à leurs maîtres, et nous aurons une bonne récompense.

—Tu as raison ! J'ai besoin de quelques bonnes aubaines, car il n'y a pas six liards à la maison.

Nos deux paysans se penchèrent sur les cadavres des deux laquais et tâchèrent leurs vêtements.

Minot trouva, à son grand étonnement, dix pistoles et trois écus.

Billette mit la main sur deux louis neufs de vingt-quatre francs, six pistoles et quelque menue monnaie.

—Les voleurs n'ont pas eu le temps de leur prendre leur argent, dit Billette.

—Ils vont revenir alors !

—C'est probable.

—Et s'ils nous trouvaient ici ? demanda Minot avec effroi.

—Ils nous couperaient la gorge.

—Filons alors !

Et les deux paysans prirent un sentier qui menait à Bois-le-vicomte.

Comme ils allaient disparaître, ils entendirent au loin le galop de plusieurs chevaux.

Ramenés par la curiosité, ils revinrent sur leurs pas et se cachèrent dans un fourré, près du bord de la route.

Trois cavaliers arrivaient à fond de train.

L'un d'eux, qui paraissait être le chef, courait en tête.

Il était petit, élégant de formes ; mais il avait la tête hardie et l'attitude martiale.

Un masque lui couvrait le visage.

Arrivés près des cadavres des deux laquais, il arrêta court sa monture.

Il examina un instant les deux corps étendus sur la route, puis se tourna vers ses deux compagnons :

—Ces deux hommes ont été volés, dépouillés ; je le vois à leurs vêtements en désordre. Vous ferez une enquête, mon cher Thibault, et si le larcin a été commis par un de nos hommes, qu'il soit fusillé à l'instant.

—Vos ordres seront exécutés, répondit d'une voix grave un des deux cavaliers.

Le premier éperonna son cheval qui reprit sa course effrénée.

—Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura Minot qui était aux aguets avec son ami Billette.

—Ça veut dire qu'il y a là quelque affaire ténébreuse dont nous ferons bien de tirer nos grègues.

—Bah ! allons toujours prévenir le duc. Ça ne peut pas nous faire du tort.

Et les deux paysans se glissèrent à travers la forêt.

CHAPITRE VIII

Marguerite de Beaulieu.

Il y avait réunion de beaux esprits et de jolies femmes, dans le petit salon de Mme d'Hervart, au château de Bois-le-Vicomte, le surlendemain de l'aventure arrivée à La Fontaine.

On riait des distractions poétiques et amoureuses du bonhomme dont le poète Vergier venait de lire la lettre et les vers.

Le lecteur se rappelle ces faits, ces événements à la fois comiques et tragiques.

Il y avait là Mme d'Hervart, dont l'esprit, la grâce, les manières à la fois grandes et affables, la souveraine beauté, la colossale fortune attireraient tout un monde de hauts personnages, d'illustrations littéraires, de riches bourgeois, de grandes dames, d'opulentes héritières, et lui permettaient de former une cour composée de l'aristocratie de la fortune, du nom et de l'esprit.

La Fontaine était parti, *percé des flèches de l'Amour* ; mais il restait le gracieux poète Vergier, l'abbé de Saint-Pavin, si malmené par Boileau, Gaspard de Fiévée, type de la politesse française, qui donnait le ton dans cette élégante compagnie ; le duc de Beaulieu, un peu

vain de son titre de duc et pair, mais supérieure aux nullités nobiliaires de son époque, la comtesse de Souvré, l'ancienne confidente d'Anne d'Autriche, très belle encore malgré ses cinquante ans, esprit plein de ressources, causant avec beaucoup de finesse et d'art, aussi bien des événements intimes de la cour de Louis XIII, que de celle de son fastueux successeur ; enfin, la ravissante Marguerite de Beaulieu qui devait devenir sa bru, et qui réunissait les qualités les plus exquises de l'intelligence et de la beauté.

Marguerite de Beaulieu avait alors seize ans.

On a abusé des portraits.

Je ne ferai pas celui de cette adorable jeune fille que Mme de Sévigné a appelée une merveille, et dont un grand peintre de l'époque, Lebrun, a fixé les traits pour la postérité.

M. d'Hervart s'était plu un jour à détailler devant Saint-Pavin toute la pureté de formes antiques, toutes les perfections physiques de Mlle de Beaulieu, et le pauvre homme s'était enfié, fou d'amour, ne pouvant soutenir la vue de cette incomparable beauté.

Il y avait autrefois à Toulouse une femme qui avait ensorcelé toute une population. Sa beauté faisait émeute. Tous les jours la foule se réunissait devant sa demeure et demandait à grands cris la *belle Paule* (ainsi s'appelait cette femme extraordinaire), et, pour apaiser le tumulte, cette merveille devait paraître sur son balcon. C'était alors des cris d'admiration et des applaudissements frénétiques pour ce chef-d'œuvre vivant.

Mlle de Beaulieu, si elle eut habité les chaudes régions du Midi, eût excité le même enthousiasme.

A Paris ou à Bois-le-Vicomte, ses admirateurs étaient moins exigeants, mais aussi éloquents. Elle était littéralement assaillie d'hommages, et les poètes de salon avaient épuisé pour elle toutes les ressources de la mythologie, alors fort à la mode pour établir une comparaison entre cette enchanteresse et les déesses les plus belles de la Grèce ancienne.

Ce concert d'éloges ardents, d'admiration passionnée, n'émouvait guère cette adorable jeune fille, aussi modeste que belle. La vanité n'avait pas fait sombrer sa raison dans ce déluge de flatteries. Elle accueillait du reste tous ces témoignages empressés avec une simplicité, un naturel exquis, et l'on aurait pu croire, en la voyant, sinon indifférente, du moins inaccessible à l'enivrement, que persuadée que ce tribut d'adorations lui était bien dû, elle l'avait accepté, reine de beauté, comme la souveraine d'un royaume eût accepté les hommages de ses sujets.

Il n'en était rien cependant, et quoique heureuse de plaire, elle n'en tirait aucun orgueil et ne cherchait nullement à établir l'empire de ses charmes.

Depuis longtemps élevée dans l'idée qu'elle devait être unie au jeune comte de Souvré, elle s'était oubliée pour ne vivre que de la pensée de son cher Henri, pensée chaste et ardente, qui remplissait tout son être d'un ineffable bonheur.

Elle aimait donc à s'entendre dire qu'elle était belle, parce qu'elle apprenait ainsi qu'elle pourrait conquérir et fixer le cœur de son fiancé.

Saint-Pavin, un des commensaux les plus assidus ;

de Mme d'Hervart, était fils d'un président aux requêtes qui fut aussi prévôt des marchands. Il avait été pourvu de l'abbaye de Livry, et n'ayant d'autre ambition que celle d'être un homme de plaisir et de bonne compagnie, il fit de son abbaye une retraite voluptueuse, où entouré de quelques amis distingués comme lui par un esprit gracieux et facile, il se livrait à tous ses goûts et s'exprimait avec liberté sur toutes choses.

Ce libertinage de mœurs, cette indépendance d'esprit, à cette époque où la cour et la ville tournaient à l'hypocrisie morale et à la cagoterie religieuse, lui valurent d'être dénoncé à l'opinion publique comme un de ces débauchés qui cherchent dans l'incrédulité un abri contre le remords.

Boileau ne craignit pas de lancer contre lui une épigramme qui pouvait devenir cruelle pour Saint-Pavin, car un ecclésiastique, convaincu d'immoralité et de scepticisme, était frappé des peines les plus terribles.

Pour faire taire les langues perfides qui l'accusaient, l'abbé de Livry était venu à résipiscence, ce qui laissait fort incrédule sur cette conversion le poète des *Satires*.

Boileau disait à ce propos :

Avant qu'un tel dessein entre dans ma pensée,
On pourra voir la Seine à la saint Jean glacée.
Saint-Sorlin janséniste et Saint-Pavin bigot.

Le salon de Mme d'Hervart où nous avons introduit le lecteur, était ce jour-là fort animé ; Vergier l'égayait de ses saillies, et Saint-Pavin en faisait le charme par sa spirituelle galanterie auprès de tout le monde.

Il causait en ce moment avec Mlle de Beaulieu, et était parvenu plusieurs fois à amener un gracieux sourire sur ses lèvres roses, bien que le front de la jeune fille fût traversé par moments d'un rapide nuage, comme si un chagrin secret l'assombrissait subitement.

Ses yeux paraissaient distraits et son oreille était attentive aux bruits du dehors, bien plus volontiers qu'aux mots gracieux de Saint-Pavin.

—N'écoutez pas ce mécréant, intervint le poète Vergier qui vint se mêler à la conversation et qui avait remarqué les tristesses passagères de Marguerite de Beaulieu.

—Pourquoi donc, monsieur Vergier ? l'abbé me dit des choses charmantes.

—Qui vous attristent.

—Qui me mettraient au contraire l'esprit en gaieté, si je pouvais rire en ce moment.

—On ne doit pas rire des choses que dit ce païen, cet athée.

—N'ai-je pas fait amende honorable ? protesta Saint-Pavin.

—Du bout des lèvres ; lisez Boileau.

—Qui doute et rit de tout.

—Pas du roi ni de la religion.

—Il a trop d'esprit et il est trop courtisan pour n'être pas dévot.

—Voilà l'athée qui parle ! fit Vergier.

—Eh quoi ! monsieur l'abbé, s'écria Marguerite scandalisée, vous ne croyez pas en Dieu !

—Ne pas croire en Dieu, ne pas l'admirer, riposta

Saint-Pavin, en s'inclinant devant Mlle de Beaulieu, quand je puis contempler son plus bel ouvrage ! Boileau n'est qu'un faquin qui veut bâtir sa réputation avec les débris de celles des autres. Aussi je lui ai dit son fait.

—Vraiment !

—Mademoiselle, c'est un sonnet.

—Mesdames, fit Vergier avec ironie, écoutez Saint-Pavin qui donne des étrivières à Boileau.

En ce moment on entendit le bruit d'une altercation, à la grille du château.

—Qu'est-ce ? demanda Mlle de Beaulieu qui avait tressailli.

—Ce n'est rien, mademoiselle, dit Vergier, qui était allé vers la fenêtre ; ce sont deux paysans que le régisseur a l'air de vouloir chasser et qui insistent pour être introduits.

—J'espérais que Gaston et M. de Souvré venaient d'arriver, fit Marguerite qui avait rougi.

—Oui, dit madame d'Hervart, ils devaient arriver hier soir. Ils auront sans doute été retenus à Versailles.

—Je m'étonne que Gaston ne nous ait pas envoyé un courrier, dit Vergier.

—Retenus à l'improviste, ils auront sans doute pensé que le meilleur et le plus rapide messenger serait eux-mêmes, et nous ne tarderont pas à les voir arriver.

Le front de Mlle de Beaulieu s'éclaira à ces mots pleins d'espoir.

—Voyons, l'abbé, dit madame d'Hervart en s'adressant à Saint-Pavin, votre sonnet à Boileau.

—Madame, on doit dire aux femmes que de jolies choses ; et nos querelles ne peuvent les intéresser.

—Les fleurs connaissent l'aiguillon, riposta galamment Vergier ; n'ont-elles pas l'habitude d'être visitées par les abeilles.

—Mais mon pauvre sonnet...

—Bah ! l'indignation rend poète, a dit Juvénal. Je suis sûr que c'est très mordant.

—Mon sonnet n'aura de prix que grâce à votre indulgence, fit Saint-Pavin, avec une fausse modestie.

Silvandre monté sur Pégase
Avant que personne n'en sût rien,
Trouva Régnier avec Horace,
Et rechercha leur entretien,

Sans choix et de mauvaise grâce,
Il pilla presque tout leur bien :
Il s'en servit avec audace
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux poètes,
Dans ses satires indiscrettes
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité, je lui pardonne :
S'il n'eut mal parlé de personne,
On n'eut jamais parlé de lui.

Les bravos de l'assemblée accueillirent ces vers qui firent plus de bien à Saint-Pavin que de tort à Boileau.

—Parfait, s'écria Vergier. Despréaux et vous, vous êtes sûrs, maintenant, d'aller ensemble à la postérité, l'un portant l'autre, ajouta-t-il, non sans arrière-pensée.

En ce moment un laquais ouvrit brusquement la porte principale du salon, et s'arrêta, hésitant, sur-le-seuil

Il était pâle, agité, et paraissait en proie à une profonde émotion.

Son aspect présageait un malheur.

Marguerite de Beaulieu sentit son sang se glacer dans ses veines ! Madame de Souvré eut un terrible pressentiment.

L'étonnement et l'effroi se lisaient sur tous les visages.

—Qu'y a-t-il, Germain ? demanda au laquais Mme d'Hervart, qui s'était dressée en proie à une vive surprise.

—Madame la comtesse voudra bien m'excuser de me présenter ainsi, sans être appelé. Mais j'ai à lui annoncer une nouvelle d'une telle gravité, nouvelle que je crois fautive, du reste, que j'ai cru de mon devoir de me présenter devant elle.

—Vous pouvez parler, et vous êtes tout excusé, Germain.

—Madame la comtesse doit connaître seule d'abord ce que j'ai à dire. Madame la comtesse communiquera ensuite cette fatale nouvelle quand elle le jugera convenable.

—C'est bien ; je passe dans le petit salon ; suivez-moi, Germain.

Comme Mme d'Hervart quittait sa brillante société, naguère si heureuse et si gaie, Marguerite tombait pâmée dans les bras de Mme de Souvré qui n'avait pour la consoler que des larmes et des sanglots.

Les deux malheureuses femmes avaient compris quel horrible malheur on venait annoncer.

CHAPITRE IX

A feu et à sac.

Ainsi que le poète Vergier l'avait écrit à La Fontaine, la consternation et le désespoir régnaient au château de Mme d'Hervart.

Nous avons raconté l'accident arrivé aux deux valets du marquis de Beaulieu et du comte de Souvré : leurs chevaux perdant pied à une coupure de la route, habilement dissimulée, s'étaient abattus et leurs cavaliers désarçonnés avaient roulé au loin dans les ornières.

Deux hommes de la bande de l'homme masqué, s'étaient aussitôt jetés sur eux et les avaient promptement expédiés, en leur enfonçant leur poignard dans la poitrine.

Le lendemain matin, les deux cadavres avaient été retrouvés au milieu du chemin, ainsi que nous l'avons raconté, par deux paysans de Livry, qui étaient allés tout effarés prévenir l'intendant du château de Bois-le-Vicomte, de la funèbre découverte qu'ils venaient de faire.

Celui-ci avait immédiatement transmis à la baronne d'Hervart cette sinistre nouvelle, qui n'avait été communiquée qu'avec les plus grands ménagements au duc de Beaulieu, père de Gaston, et à sa fille Marguerite, la fiancée de l'infortuné comte de Souvré.

Après la première explosion de douleur, après le premier excès de désespoir, on songea à organiser une bataille dans la forêt, pour voler au secours, s'il en était temps encore, des deux jeunes gentilshommes dont on

n'avait pas retrouvé les cadavres, et qui peut-être n'avaient été que victimes d'un rapt ou d'une séquestration.

Toute la maison avait été immédiatement sur pied. Valets, paysans, gens de service avaient été armés, et, bien qu'il fit presque nuit lorsque l'expédition fut organisée, la troupe, composée d'une quinzaine d'hommes, s'élança à travers les sentiers ; quatre porteurs de torches, à cheval, guidaient la marche.

On arriva bientôt à l'endroit où se trouvaient les corps rigides et froids des deux valets.

Ils étaient là, le front meurtri, par suite de la chute qu'ils avaient faite, la poitrine trouée et inondée de sang, éclairés fantastiquement par la lueur rougeâtre des torches, et présentant un aspect terrifiant. Aussi plus d'un homme de la troupe avait frissonné à la vue de cette scène lugubre, dans cette nuit funèbre, au milieu de ces bois si fatalement renommés.

Le duc de Beaulieu, qui, malgré son âge et sa douleur, s'était mis à la tête de l'expédition ne put retenir un sanglot, en voyant ces deux cadavres qui lui faisaient prévoir le sort de son malheureux fils, le marquis de Beaulieu.

—Monsieur le duc, lui fit observer un jeune homme, Brizot, son secrétaire, si les bandits avaient attenté à la vie de monsieur le marquis, on retrouverait son corps dans la forêt. L'absence de toute trace prouve que les misérables, qui ont assassinés les valets, se sont emparés de leurs maîtres pour obtenir une forte rançon.

—On l'aurait déjà demandée ! fit le duc avec une douloureuse incrédulité.

—Le crime est tout récent.

—Oh ! qu'ils prennent ma fortune !

—Que monsieur le duc ne promette pas trop, les bandits nous entendent peut-être.

—Allons, commanda le duc, que l'on relève les cadavres ; qu'on les attache sur les chevaux tenus en mains, et continuons notre exploration. Je veux poursuivre les brigands jusque dans leurs repaires les plus reculés.

Toute la nuit, les sentiers de la forêt furent visités, les taillis fouillés, les fourrés battus sur tous les points, les futaies sondées dans leurs plus impénétrables dédales. Rien ne fut découvert. On aurait dit que les hôtes sanginaires de ces sombres lieux avaient tout à coup disparu, et que la forêt était veuve de ses terribles habitants.

La troupe, en traversant quelques villages, n'avait aperçu que des figures effarées, apparaissant aux fenêtres des cabanes pour voir passer cette étrange chevauchée.

Vers le matin, lorsque la troupe, qui avait l'air d'un cortège funèbre, se dirigea vers le château de Bois-le-Vicomte, tous les visages étaient pâles et mornes de fatigue et de douloureuse déception, tous les corps affaiblis et frissonnants, et toutes les bouches muettes.

A mesure qu'elle s'approchait de la demeure de la baronne d'Hervart, la troupe du duc de Beaulieu entendait au loin des bruits étranges et des clameurs sinistres.

L'horizon se teignait de lueurs rougeâtres.

Le tocsin sonnait à pleine volée et jetait aux échos de la forêt ses appels désespérés.

— Mon Dieu ! s'écria le duc, saisi d'une nouvelle terreur, qu'y a-t-il encore et que veulent dire ces rumeurs ? Serait-ce l'annonce d'un nouveau malheur ?

Cependant des figures inconnues fuyaient à travers bois. Des hommes et des femmes en guenilles se hâtaient de se perdre dans les profondeurs des taillis. Ils étaient chargés de paquets, fruit sans doute de vols et de rapines.

Arrivés à quelques centaines de pas du hameau de Bois-le-Vicomte, le duc et son escorte purent se rendre compte du terrible événement qui venait de se passer.

Les paysans, qui jusque-là s'étaient tenus cachés dans leurs demeures, se hasardaient dans les rues, en proie aux plus vives alarmes.

Tous couraient du côté du château de la baronne d'Hervart.

Le duc de Beaulieu mit son cheval au galop et, arrivé à l'entrée de la place, il poussa un cri d'horreur.

Le château était en flammes ! Le plus grand désordre régnait aux alentours. Meubles, tableaux, statues gisaient au pied des murailles, à demi carbonisés. Les plates-bandes du parterre étaient piétinées, ravagées.

Le long des chemins qui aboutissaient à cette demeure, hier si opulente, se trouvaient épars une foule d'objets, que les pillards avaient sans doute laissé tomber dans leur fuite.

Le duc chancela sur son cheval et son secrétaire, qui le suivait de près, arriva à peine à temps pour le recevoir dans ses bras.

— Ma fille ! où est ma fille ! s'écria-t-il avec l'expression de la plus vive anxiété.

— Monseigneur, lui répondit le jeune homme, tous les habitants du château ont eu sans doute le temps de fuir, car on ne voit personne dans les appartements, et l'incendie n'a pas pris de proportions assez considérables pour menacer leur vie.

— Encore un rapt sans doute ! fit le père en se tortillant les mains.

— Je vais envoyer tout de suite un messenger à Saint-Pavin, à Livry. Je pense que tout le monde a dû se réfugier là.

— Qu'on interroge ces paysans. J'ai besoin d'être promptement renseigné. Mon anxiété est terrible, vous devez le comprendre.

— Viens ici, Jacques, fit Brizot, en s'adressant à un jeune paysan. J'ai à te questionner. Quant à vous autres, dit-il au reste des gens qui se trouvaient autour de lui, vite, tout le monde au château, et qu'on se hâte d'éteindre l'incendie.

— Me voici, dit Jacques en s'avancant vers le secrétaire. Je ne sais rien ; je n'ai rien vu.

— Bon ! je m'attendais à cette réponse. Je sais que vous avez tous peur des hommes de la forêt. Je ne te demande d'en dénoncer aucun. Mais je sais que tu es curieux et que ta cabane n'est pas loin du château. Sais-tu ce que sont devenues Mlle de Beaulieu, Mme la comtesse de Souvré et Mme la baronne d'Hervart ?

— Oh ! je peux bien tout vous dire, répondit le jeune paysan, après un moment d'hésitation. Hier vers dix heures du soir, un inconnu s'est présenté chez moi. Il était armé d'un mousquet et portait deux longs pisto-

lets à sa ceinture. Il m'a appelé par mon nom ; je me suis présenté sur le seuil de ma cabane, et à son aspect j'ai eu peur, le prenant pour un bandit.

— Pour ce qu'il était sans doute.

— En effet. Toutefois, il m'a rassuré en me disant qu'il ne me serait fait aucun mal, si je me tenais enfermé dans ma demeure toute la nuit, quoi que j'entendisse et quoi que je pusse voir. " Tout le village, me dit-il, a reçu le même ordre. Les chaumières des indiscrets seront brûlées, et les habitants égorgés ou pendus aux arbres du bois, ajouta-t-il en me montrant ses armes.

— Et tu as obéi ?

— A moins de me faire assassiner.

— Enfin, continue.

— Vers minuit, j'entends un sourd murmure ; je regarde à travers les fentes d'un volet et je vois la place, devant la grille du château, couverte de figures sinistres. A un signal donné, toute cette horde se précipita sur la demeure de madame la baronne. Les murs sont escadés, les grilles enfoncées. J'entends des hurlements, des cris féroces, des appels désespérés. Puis un fracas d'objets brisés et un grondement de flammes.

Je sors de ma cabane et vais me cacher derrière un gros arbre pour mieux voir cet horrible spectacle.

J'aperçus, à la lueur de l'incendie, deux femmes s'enfuir, les vêtements en désordre ; la consigne était sans doute donnée ; car la bande des pillards les a laissées passer.

— Mais elles devaient être trois ! fit observer le duc avec une anxiété palpitante.

— Oui, répondit Jacques ; il y en avait une troisième.

— Eh bien !

— Celle-ci, deux bandits la tenaient et la transportèrent malgré ses cris et ses efforts désespérés sur un cheval tout harnaché, l'attachèrent solidement, sautèrent eux-mêmes en selle et partirent au galop emportant leur proie. L'un d'eux, qui paraissait jeune, était petit, masqué, à l'allure de jeune fille, mais alerte et vigoureux, il paraissait être le chef de la bande.

— Mais la femme, celle qui était devenue leur proie, l'as-tu reconnue ? demanda le duc d'une voix entrecoupée, parle, oh ! parle ! Était-ce Mme de Souvré ? Mme d'Hervart ?

— Je ne crois pas...

— Ma fille ! c'était ma fille ! fit le duc d'une voix déchirante.

Et le malheureux père tomba livide, expirant, dans les bras des personnes qui l'entouraient.

— La suite au prochain numéro. —

— Une once de discrétion vaut une once d'esprit.

— Les tonneaux vides sont ceux qui font le plus de bruit.

— Ne prodigue pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite.

RECIT D'UN VIEUX PAYSAN

(Voir à partir du n° 2)

NOUVELLE

« Il y a à Civaux deux curiosités qui font jaser les savants : l'une est un champ immense tout rempli de bien beaux cercueils en pierre, et en belle pierre, ma foi ! Le plus grand nombre est tout à fait neuf. On ne les a point étréonnés. Voilà ce qui étonne. Aux environs, il n'y a aucune carrière, pas de ruine indiquant l'emplacement d'une défunte grande ville.

« Depuis des cents et des cents années on en a pris pour bâtir les maisons. Et plus on prend, plus il y en a. D'où viennent-ils ? On n'en sait rien de rien. Le sûr, c'est qu'ils y sont. Même il s'en trouve de tout tapissés de mousse verte et fine au dedans, on dirait du velours pareil à la robe des dimanches de la dame des Chapelles. Les gens de la ville n'aiment quo ces boîtes de pierre pour après avoir défunté.

«—S'y trouve-t-on mieux ?

« Allez-y voir ; quant à moi, merci bien.—Tant il y a que la commune en retire de l'argent. On vient voir ça de loin.

« Mais la dernière et la plus belle curiosité de Civaux c'est l'église. Ni grande ni grosse. On l'a bâtie dans un temps très ancien ; je l'ai entendu appelé le XII^e siècle. Quand M. Blanc, le curé vint chez nous, il dit tout ravi :

«—Quel trésor !...

« Et le voilà qui se met à la faire rapiécer. Elle n'était plus guère solide, ça c'est un fait. La pluie tombait partout pendant les offices ; fallait souventes fois ouvrir son parapluie. Et les araignées qui descendaient sur vous sans aucune timidité !

« Tout cela fut réfréné. Monsieur le curé bénit provisoirement une petite grange ; on y dit la messe. Voilà qu'un beau matin arrive une troupe d'artistes de Paris, rien que cela ! Ce qu'ils ont fait là-dedans, personne n'a pu le savoir ; ils ont bien sûr travaillé à leur manière.

« Le jour de la fête-Dieu, on ouvrit la grande porte ; le monde, curieux de voir l'ouvrage des Parisiens, entra en foule. Il n'y eut qu'un cri d'admiration.

« La voûte était peinte, mes amis, avec du bleu et des étoiles d'or en quantité ! il y en avait tant qu'on voulait. Les colonnes toutes en couleur rouges et bleues et vertes ! et madame la sainte Vierge qui était devenue toute neuve, entourée d'une robe superbe. En voilà une qui vous écouterait, maintenant ! A cette heure, elle n'aura plus si frais dans sa niche. Et la chaire tout en chêne solide et travaillé sans qu'on sache comment ! Enfin c'était plus magnifique que tout.

« Cette masse-là fut toute d'étonnement. Les personnes du château étaient en toilette de soie ; c'est ça qui est beau ! Après la messe, on alla dans la cure, faire compliment à M. Blanc.

« M. le curé de Civaux n'était pas comme d'autres. C'était un grand vieux, avec un air sévère, mais très bon. Depuis trente ans qu'il était recteur de la paroisse, on lui avait toujours vu des cheveux blancs tout bouclés, comme à une figure de saint. Les anciens disaient qu'il avait eu dans sa jeunesse des tristesses particulières, à la suite de ça il s'était fait prêtre. Et quel prêtre ! Un bon, je vous en réponds !

« Le paysan n'aime pas la soutane, mais pour celle-là, le respect la suivait, c'est moi qui vous le dis. Et ces yeux qu'il vous avait ! tout grands, tout clairs, et si clairs que les consciences embrouillées n'aiment pas à s'y mirer. D'un coup d'œil, il voyait dans le tréfond des idées. Ah quel homme ! grand dommage qu'il n'y en ait pas des douzaines de pareils !

« Monseigneur aurait bien voulu l'avoir pour grand vicaire et lui donner sa mitre plus tard. Il lui avait même jaser à cet effet ; mais ouiche ! quitter sa pauvre paroisse ? Jamais ! Les grandeurs pour lui, ce n'était rien. Et ses paroissiens, son église, ses vieilles pierres, ses médailles de gens inconnus dans l'endroit, ses curio-

sités, laisser toute cela ! Non, non, Monseigneur, cherchez plus loin, bavez après d'autres. Et il nous resta, Dieu merci. Bonne-gens ! Qué faire sans lui ? Pour les baptêmes, les noces et tout ?...

« Maître Javeau avait bonne santé, de bonnes terres bien emblavées, de beau bétail. Quels mérinos surtout ! de la laine fine en-dessus, en-dessous, jusqu'au bout des pattes et du nez. On en parlait à plus de vingt lieues. Voilà de quoi être heureux ! Eh bien non, il ne l'était pas. Bonnes gens ! si j'avais eu la moitié de tout cela ! mais c'était un homme tourmenté. Pas d'enfants. Pas le moindre gars joufflu, corpulent et bien campé à qui laissé son bien. Quand je dis pas d'enfants, il avait bien une petite fille, mais chez nous les filles, ça ne compte quasiment point. On dit : un tel a six filles, huit filles, mais pas un seul enfant. On ne fait attention qu'aux garçons, à cause de la force : pour travailler il n'y a que cela.

« La maîtresse Marie, la femme à maître Javeau, était maigriotte et de petite santé. Il avait eu beau s'ingénier de faire des neuvaines à Saint-Julien, le patron du pays, et même guetter la poule noire sur le coup de minuit, près de la pierre qui mouve (celui qui a le temps d'éternuer trois fois tendiment qu'elle passe est certain que son idée sera réalisée, d'aucuns disent que c'est même plus sûr que les saints), tout ça n'y avait rien fait.

« Jamais la pauvre maîtresse ne lui avait rien amené qu'une toute petite fille, il en soupirait, quoi ! au si ne pouvait-il lui pardonner cette absence d'héritiers, et il ne l'aimait pas. Il y a plus. Moi qui suis un ancien, je connais bien des choses du pays, dont je ne dis rien dans la grange.

« Quand on est à battre le blé au fécau, à le vanner, à le passer au crible de crin, on parle de tout et sur tous, dans ce rassemblement. Enfin il se consolait en mengeant tous les samedis au marché de la miché en couronne et du lapin, la viande la plus fine qu'il y ait !

« Le château des Chapelles appartenait à la famille Du Closier, des gens riches et très bien. Ils venaient là tous les ans passer des quatre mois, partager la récolte avec des métayers et se distraire aux champs : l'hiver ils habitaient Paris où ils se plaisaient mieux par le temps froid. M. du Closier était parfois député du pays : il savait bien, le finaud, que le maître des Grangeries amenait du monde pour le vote ; aussi c'étaient des visites au bétail, des compliments sur la culture, etc. D'autres fois, il lui disait :

« Venez donc, Javeau, voir mon nouveau taureau anglais d'Angleterre, mes poules de Chine sans queue ; nous casserons une croûte, nous goûterons le vin gris du Clos aux herbes (un fameux petit vin). Dites donc à la maîtresse Marie de venir conseiller ma femme, qui n'entend rien de rien à la volaille ?

« Et un tas de choses semblablement pareilles. Maître Javeau voyait bien de quoi il retournait. Il goûtait le vin, jetait un quart d'œil sur la bête, écoutait, sans rien dire, causer M. du Closier ; mais il ne le quittait point sans lui avoir vendu son avoine bien plus cher qu'à un autre. D'autres fois, la dame des Chapelles demandait à la maîtresse des Grangeries de venir lui montrer à enfiler des morilles, ou bien à faire couler la lessive. A Paris, on n'en fait point. Cependant, on m'a dit que les messieurs, décorés surtout, y changent de chemise plus souvent que tous les huit jours.

« Maître Javeau ne souriait pas quand sa femme allait par là. Il avait comme une jalousie bien mal intentionnée. La pauvre femme était incapable de nuire à une mouche ni de trahir son serment. Une fois il dit :

« Tu n'iras plus. »

— La suite au prochain numéro. —

On demande des agents pour la vente au numéro.

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de cinq abonnements pour un an au JOURNAL DES FAMILLES ou pour \$8.00 d'abonnements, soit pour deux mois ou plus, aura droit à une année d'abonnement, ou, si on le préfère, nous allouons la commission donnée aux agents.

LE CRIME ET SON CHATIMENT

(Voir à partir du n° 1)

PREMIERE PARTIE

NI L'UNE NI L'AUTRE

Le marquis sourit et sur un ton de reproche :

—Voilà bien des imaginations d'enfant. Qui donc empêcherait notre mariage, chère Mathilde?... Ce mariage n'est-il pas résolu?... La date n'est-elle pas fixée?...

—Cependant j'ai peur.

—Folies et enfantillages, chère aimée.

—Ah ! Gaspard, c'est que ce serait épouvantable si ce mariage venait à être empêché, si un malheur,—j'ignore lequel, moi,—se jetait entre nous. Épouvantable, je le répète.

—C'est vrai... mais ce malheur ne peut arriver que si je meurs, Mathilde,—car il faut bien que je discute avec vous ces idées lugubres, je connais votre imagination et votre sensibilité,—si je meurs vous me pleurez comme ma veuve, et personne, jamais, ne se doutera du secret d'amour qui nous unissait.

—Ah ! Gaspard, Gaspard, dit-à la jeune fille dont les larmes inondèrent le visage...

—Qu'avez-vous, chère enfant?

—Si vous saviez?

—Quoi donc?...

Elle hésita un instant, puis tout à coup les larmes séchées, mais une vive rougeur autour des yeux, elle murmura :

—Gaspard, j'ai un secret qu'il m'eût été doux de vous apprendre, si au lieu d'avoir été faible et de vous appartenir comme votre amante, j'avais été, en ce moment, votre femme...

Elle fit de nouveau silence et Gaspard, qui croyait comprendre, n'osait l'interroger.

Il tressaillit, tout secoué, et devint pâle. Fy se de joie, ou bien ce sceptique lui-même avait-il peur?

—Ah ! vous avez raison, dit-il, si quelque accident m'arrivait, et cet accident-là, c'est la mort—ce serait épouvantable pour vous...

—Le déshonneur... non plus ce déshonneur intime dont j'étais seule à connaître la honte... mais le déshonneur public... affiché... proclamé... Ah ! tenez Gaspard, je ne veux pas penser à cela, je deviendrais folle... non, je ne veux pas, je ne veux pas.

Gaspard, la première surprise passée, avait repris tout son sang-froid et son empire sur lui-même :

—Et m'est avis, Mathilde, dit-il en souriant, que nous nous alarmons à tort. Je n'ai pas le moins du monde envie de mourir... Je vous aime, au besoin cela me ferait vivre... Au lieu de nous réjouir, tous deux, de la nouvelle que vous venez de m'apprendre, nous avons, au contraire, une mine d'enterrement... Ce que c'est,

pourtant, chère enfant, que d'écouter vos histoires de l'autre monde.

Mathilde était remise, essayait elle-même de sourire.

—C'est vrai, j'ai tort. Dans quinze jours, nous serons mariés. Dans quinze jours, je pourrai de nouveau regarder mon père sans rougir. Ah ! Gaspard, comme je vous aime !...

Et quand, leurs chevaux galopant de nouveau, ils se turent, livrés à leurs réflexions, Mathilde, le front soucieux, un pli au coin de la lèvre, se disait :

—Pourtant, j'ai peur ! j'ai peur !

Lesguilly connaissait tous les sentiers de la forêt et leurs détours. Il eut bientôt, avec Mathilde, regagné le terrain perdu. Lorsqu'il rejoignit la chasse, le cerf venait de déboucher en plaine. La meute redoublait de vitesse et de cris, les trompes ne cessaient pas de sonner, les acclamations des veneurs se mêlaient aux cris des paysans qui accouraient de tous les côtés de la campagne pour assister à l'hallali.

Le cerf, en effet, était sur ses fins.

Il entra dans une sorte de prairie marécageuse où il fit tête aux chiens et où Gaspard le servit à la cabine.

On fit la curée séance tenante, pendant que les trompes continuaient leurs joyeuses fanfares, et Gaspard offrit à Mathilde, un genou en terre, le pied droit de la bête.

Il était midi. On reprit le chemin de la forêt. Le déjeuner attendait les cavaliers au pavillon de chasse, ce pavillon si artistement aménagé qu'il ressemblait à un château en miniature et où Mathilde n'entra pas sans rougir, car il lui rappelait sa faute—cette faute qui, si elle était connue, pouvait mettre sur sa vie une honte éternelle.

Le déjeuner n'était qu'une simple collation. Il avait été convenu qu'on chasserait toute la journée jusqu'au coucher du soleil.

Mathilde, qui était la reine de cette fête—car chacun savait qu'elle allait être la femme de Lesguilly—Mathilde, consultée, avait déclaré qu'elle n'était pas fatiguée.

Très robuste, une journée de cheval ne l'effrayait pas.

Il fut résolu, après qu'on eut demandé l'avis de l'Épine, le piqueur, qu'on attaquerait le loup dans les fonds du Chêne-Perdu.

L'Épine fit une seule objection.

—Il est une heure, dit-il, nous n'avons plus que trois ou quatre heures de jour. Et même si le brouillard se lève, à trois heures on n'y verra plus. Nous avons affaire à un vieux loup. Il peut nous entraîner ; toute une journée ne serait pas trop pour le forcer.

—D'où tu conclus ? demanda Gaspard.

—D'où je conclus, monsieur le marquis, que si nous voulons rentrer ce soir au château...

—Pardieu ! j'y compte bien...

—Il faudra qu'on ait recours au fusil...

—Soit, bien que ce ne soit pas la règle de la vénerie, j'y consens, pour abréger. Mais laisse le loup, quand même, prendre du champ !...

Il n'y avait guère qu'un quart de lieue pour se rendre du pavillon de chasse au Chêne-Perdu. La route fut

bientôt faite. Les relais établis, avec des chiens et des chevaux frais, les piqueurs découplèrent la meute dans les broussailles de la Combe. Un quart d'heure après le loup était sur pied, passait à dix pas de l'Épine, qui emboucha sa trompe et le régala d'une fanfare. La bête ne pressa pas son allure.

—Il connaît ça, dit l'Épine, c'est un roublard.

Et la chasse repartit.

Cette fois, Mathilde ne quitta pas son père.

Le marquis, lança à fond de train, n'ayant plus à veiller sur sa fiancée, s'abandonna à sa passion avec une frénésie furieuse.

Il se trouva, une demi-heure après l'attaque, loin des veneurs, ne s'occupant que de la meute.

Celle-ci venait de sortir d'une futaie et passait devant lui. Il chercha, en avant, l'animal de chasse ; il n'y en avait point. Cependant, les chiens avaient beaucoup d'animation, étaient très chauds de gueule. Où était le loup ? Au milieu des chiens, où il allait d'un train ordinaire, sachant sans doute, par expérience, que là il était en sûreté contre la balle — ruse familière à ces bêtes, lorsqu'elles ont été chassées plusieurs fois.

Puis la meute disparut.

Gaspard lança son cheval à toute vitesse pour la dépasser, afin de dégager le loup, mais au moment où il entra, ventre à terre, dans une large avenue toute tapissée de mousse, le cheval fit un écart si brusque que le marquis, malgré son adresse et toute sa science en équitation, fut déplacé et faillit être jeté par-dessus tête.

Il laissa échapper un juron et sa cravache se leva, mais ne s'abaissa pas.

Une femme s'était élancée brusquement dans l'allée, les bras étendus, au risque d'être renversée et foulée aux pieds.

Et, profitant du moment d'arrêt du cheval, elle s'était cramponnée au mors, de ses deux mains.

Cette femme, c'était Albine Mirande, pâle, résolue, l'œil sec et brillant.

—Arrête, dit Albine.

—Que me veux-tu encore ?

—Te parler.

—Dis vite. Je n'ai pas le temps...

—Oh ! ce sera long, peut-être.

—Eh bien, une autre fois alors.

—Non. Une autre fois ne se représenterait sans doute jamais. Je te suis depuis ce matin. Je t'épie et ne te quitte pas. Et regarde, j'ai tant marché dans les épines et les broussailles que j'ai les vêtements en loques et que ma figure, mes mains et mes jambes saignent...

—Il fallait me parler ce matin.

—Je ne l'ai pu. Tu étais trop loin. La chasse t'emportait, à tout moment. J'ai essayé vainement de te rejoindre... Et puis, tu n'étais pas seul, ta fiancée était près de toi...

—C'est vrai... Tu me fais même penser que je l'ai perdue de vue... Allons, lâche mon cheval...

—Non, pas avant que tu m'aies entendue...

—Tu es folle... Crois-tu, par hasard, que je vais tenir compte de ton ordre et m'effrayer de tes mena-

—Essaye de partir...

—Bientôt gardé... je te passerai sur le corps...

—Je t'en défie !

La cravache se leva de nouveau et cette fois s'abattit sur le cheval en même temps que les éperons lui labouraient les flancs.

Le cheval enleva Albine.

Puis tout à coup, il poussa un hennissement, souffla, trembla, le corps secoué, et bondit, affolé, jetant Gaspard sur l'herbe.

Albine venait d'enfoncer dans le cou de la noble bête un long couteau jusqu'au manche.

—Maintenant, dit-elle avec un sourire, te voilà bien obligé de m'entendre. Causons !

À dix pas de là, l'animal abattu essayait de se relever, perdait son sang qui s'échappait à flots d'une blessure béante et râlait bruyamment.

Albine prit la main de Gaspard épouvanté.

—Ne restons pas ici, dit-elle, on pourrait nous voir de loin. Viens à deux pas, dans les broussailles.

Et il se laissa entraîner.

IV

Le temps avait changé brusquement depuis midi ; le ciel s'était couvert d'un bout à l'autre de l'horizon d'un immense voile gris ; un vent piquant se levait et faisait cliqueter les branches sèches et une neige fine se mit à tomber par flocons serrés qui tourbillaient en rafales.

Albine n'avait pas abandonné la main de Gaspard, qu'elle tenait toujours dans ses doigts crispés, comme si elle eût craint de le voir s'enfuir.

Ce fut la réflexion qui vint au marquis.

—Tu as peur que je m'en aille, dit-il, en haussant les épaules, avec un rire méprisant.

—Oui, tu es assez lâche pour cela.

—Si tu le veux bien, garde pour toi ces insultes auxquelles je ne puis répondre. En m'attendant comme tu l'as fait, tu as un bu...

—Ne le devines-tu pas ?

—Je ne devine jamais rien, j'ai l'esprit paresseux, et puis je serais content de t'entendre, mais brièvement, formuler tes vœux.

—Tu railles, peu m'importe. Écoute-moi, Gaspard. J'ai été ton amante...

—C'est une faveur que tu partages avec quelques autres qui ne s'en plaignent pas autant que toi, ma chère Albine.

—Possible. C'est qu'elles ne t'aiment point.

—Prétendrais-tu, par hasard...

—Tu ne peux douter de mon amour, puisque je me suis donnée à toi, librement, sur ta promesse seule, le ne jamais me quitter... J'ai eu confiance en toi et je viens réclamer aujourd'hui l'exécution de ta promesse.

—Allons, explique-toi, mais fais vite.

—Deux graves raisons m'ont poussée à te rechercher aujourd'hui : la première, c'est que j'ai appris ton projet de mariage avec Mathilde Révéron ; la seconde, tu dois t'en douter, car tu sais que depuis huit jours, Gaspard, tu es un fils.

Le marquis fronça le sourcil, se mordit les lèvres, mais ne répondit pas.

—Ainsi, ce que je t'apprends ne fait rien vibrer dans le fond de ton être ?... Pourtant, tu es le père de cet enfant, tu n'en peux douter... Je t'ai aimé, je t'aime toujours de toute mon âme et je n'ai pas encore désespéré de te ramener à moi... Et pense donc combien il faut que je t'aime pour ne point désespérer, puisque dix fois je suis allée au château pour te parler, sous un prétexte quelconque, et chaque fois tu m'as fait chasser par tes valets !

Albine parlait lentement, sans colère apparente, on eût juré presque sans émotion, bien qu'elle jouât sa vie, à cet instant-là.

Sa vie—concentrée autour de son fils et de son amant—ne dépendait-elle pas de ce qu'allait dire le marquis ? Celui-ci continuait de se taire, très ennuyé.

—Je viens te supplier, Gaspard, car cela me répugne de recourir aux menaces. Tu m'as laissé croire si longtemps que tu m'aimais... Tu ne peux m'avoir à ce point trompée... Tu ne peux être si indifférent que tu me voies malheureuse et déshonorée,—sans regrets ? Est-ce que j'ai besoin, pour arriver à ton cœur, de te rappeler nos relations, si bonnes et si douces, en un temps ? Ma mère a été ta nourrice. Tu étais déjà grand quand je n'étais qu'une petite fille, et comme tu venais souvent à la maison, si loin que remontent mes souvenirs d'enfance, ta figure s'y trouve mêlée. Moi, je t'ai toute ma vie aimé, d'une façon inconsciente, sans m'en rendre compte. Quand les vacances te ramenaient au château, j'étais heureuse, et lorsque tu repartais, je pleurais. Aurais-je jamais su que c'était là de l'amour, Gaspard, si en un jour de caprice ou d'ennui, me trouvant belle, t'apercevant peut-être de ma beauté pour la première fois, tu n'avais pris plaisir à me troubler... en me recherchant, en me regardant presque dans le fond de l'âme et en me brûlant de tes paroles d'amour ? La difficile conquête que tu fis là, vraiment ! Je fus constante et je devins ce que tu voulais.

Albine, le front rougi, baissait la tête.

Gaspard, nerveux, mordillait la pomme de sa cravache et de temps en temps se penchait pour s'assurer que la chasse ne revenait pas.

Albine comprit.

—Tu m'écouteras jusqu'au bout, dit-elle.

—Enfin, que veux-tu de moi ?... De l'argent ?

—Ne m'outrage pas, Gaspard. Je ne le mérite pas, vois-tu, dit-elle avec le plus grand calme. Ce que je veux, je le précise. Je suis ta maîtresse. Aujourd'hui que je suis mère, j'ai le droit,—pour moi et pour mon enfant,—d'être ta femme.

—Toi ? dit Gaspard, dans un éclat de rire... Toi, marquise de Lesguilly et jouissant bonnement, du jour au lendemain, de quelques centaines de mille livres de revenus ?... Voilà un beau rêve, en effet !

—Il le faut !

—Ah ! ah ! fit Gaspard, riant toujours, quel sot je fais. J'avais cru que tu parlais sérieusement... tu plaisantais, avoue-le !

—Regarde moi, Gaspard, dit-elle avec une singulière dignité... et vois si je me moque !

Le marquis se détourna et se mit à battre sa botte à petits coups de sa cravache.

—C'est un rêve que je n'ai jamais fais, parce que je ne suis pas ambitieuse et parce que,—à présent—que je te connais,—j'ai honte de t'avoir aimé. Ah ! tu ne vas pas t'imaginer, je suppose, qu'en devenant ta maîtresse, j'ai calculé qu'un jour je pourrais être marquise de Lesguilly ? Que me fait ton titre et que me fait ta fortune ? Je ne suis qu'une paysanne pauvre, j'ai l'humilité et la simplicité de ma caste et l'habitude de ma pauvreté. Tu me connais pourtant, tu sais que je ne suis pas une sotte... et que j'ai l'âme droite et que je serais dépaycée dans ce rôle de marquise, triste rôle !... et que la pensée ne pouvait même me venir de jouer un pareil personnage.

—Et pourtant tu veux être ma femme ?

—Oui, je le veux !

—Comment, dès lors, accorder cette prétention avec le désintéressement dont tu fais parade ?

—C'est bien simple. Je veux être ta femme, parce qu'il faut pour mon enfant, aussi bien que pour moi, que je porte ton nom.

—Eh bien ! mais il me semble que...

—Ne m'interromps pas. Tu ne peux deviner ce qu'il arrivera ensuite. Quand je serai ta femme, quand je serai sûre que mon fils aura ton nom... je disparaîtrai, Gaspard, pour te laisser libre... parce que tu ne m'aimes pas... d'abord... et pour te prouver que je n'ai pas été guidée un seul instant par l'ambition... Je disparaîtrai et tu n'entendras plus parler de moi, parce que je serai morte...

—Morte ?

—Oui. Oh ! j'entourerai ma mort de toutes les précautions imaginables ; je ferai en sorte que tout le monde croie à un accident et je m'arrangerai pour qu'aucun soupçon ne puisse t'atteindre... Tu garderas mon deuil quelques mois, pour les convenances, ensuite ta liberté te sera rendue toute entière.

—C'est le projet d'une folle ; il ne se réalisera pas.

—Pourquoi ?

—D'abord, parce que je ne veux pas avoir à me reprocher ta mort. Ensuite, parce que l'on ne meurt pas aussi aisément que tu le penses, ma chère, quand on a vingt ans, quand on est jolie comme tu l'es, quand surtout un bel et bon mariage vient de vous sacrer à tout jamais marquise de Lesguilly.

—Ainsi, tu ne crois pas ?

—Non.

—Gaspard, je t'en supplie... Ce ne peut être ton dernier mot... tu ne peux être aussi méchant que tu veux le paraître. Si tu me repousses, c'est que ton âme est monstrueuse et il est impossible que j'aie aimé un homme, que je serais ensuite obligée de mépriser, de haïr à ce point.

—Brisons là. Il faut que je m'en aille... Je suis loin du rendez-vous de chasse et tu as tué mon cheval... adieu !

—Gaspard... je t'aime... tu m'as rendue mère... j'en ai pas démerité de toi... et tu m'abandonnes !

—Que veux-tu, c'est la vie ! dit-il avec cynisme.

Albine trembla de tout son corps.

—Oh ! le misérable ! le misérable !

—Du reste, je te l'ai dit déjà et je veux te le répéter... je veux bien te donner pour ton enfant la somme que tu me demanderas... Vingt mille francs, trente mille, quarante mille, si tu l'exigés.... Avec une pareille dot, tu trouveras facilement un mari au village. Est-ce que ce n'est pas ainsi que cela se fait d'ordinaire ? Tu es jolie. Ce ne sont pas les amoureux qui doivent te manquer.... Quand on apprendra que tu peux acheter d'un coup quarante mille francs de terres au grand soleil, rassure-toi, tu seras toujours la reine du pays.... et ton enfant sera choyé comme s'il était le fils d'un prince... Crois-en mon expérience et ne te désole pas tant, ma chère...

Albine répétait, avec dégoût, le cœur soulevé :

—Ah ! le misérable ! le misérable !

Et tout à coup, d'une voix sourde, étranglée :

—Mais tu ne me crains donc pas ?

—Ma foi non, dit Gaspard, surpris... Pourquoi me ferais-tu peur, qu'ai-je à redouter de toi ?

—Eh bien, je le jure par Dieu, je t'assure que tu as tort d'être rassuré.

—Tu vas me menacer, je m'y attendais. C'est toujours ainsi que pareilles conversations doivent finir. Te l'avouerai-je ? Je t'aime mieux dans ce rôle-là !

—Je te menace... C'est vrai... puisque tu n'as rien voulu écouter de mes supplications...

—Voyons, tu m'intéresses comme une héroïne de roman... que comptes-tu faire ?

—Tu l'apprendras bientôt.

—Serais-tu embarrassée, que tu ne veuilles pas t'expliquer tout de suite ? Attends, je vais t'aider... La dernière démarche sera d'aller trouver M. Révéron.

—C'est vrai.

—Et de lui faire part de ta prétendue détresse.

—Il apprendra tout.

—Et tu espères que cela suffira pour l'empêcher de te donner sa fille ?

—J'en suis sûre.

—Détrompe-toi. Voici ce qui arrivera : M. Révéron se plaindra, se fâchera contre moi, voudra reprendre la parole...

—Eh bien, n'aurai-je pas réussi ?

—Attends un peu. Seulement, il aura un bout de conversation avec sa fille... ou avec moi-même et à la suite de cette conversation, sois en sûre, il n'y aura plus rien de changé.

—Alors, je prévientrai ta fiancée.

—Même résultat, — avec cette différence qu'au lieu d'hésiter, Mathilde fera sans doute hâter le mariage.

Albine, pâle, les yeux sombres, les dents serrées, baisa la tête et resta longtemps silencieuse.

—Ecoute, dit-elle à la fin, je ne comprends pas bien tout ce que tu viens de me dire... Il est impossible que M. Révéron, dont la probité est connue, se fasse ton complice... Mais quoi qu'il arrive et si pareille chose se réalisait, tout ne serait pas fini pour toi, Gaspard... N'oublie pas cette dernière parole... J'étais décidé à mourir pour te laisser libre, une fois ta femme... tu vois donc que je ne tiens guère à la vie. Dès lors, prends garde... Je ne m'humilierai pas de nouveau en te suppliant, car cela pourrait te faire oublier que ce que je

réclame est un droit, non une grâce !... Tu peux partir à présent, je ne te retiens plus... va rejoindre ta fiancée et compose ton visage afin de ne point paraître devant elle trop préoccupé par ce que tu viens d'entendre... va et au revoir ! avant que tu ne te maries, tu me retrouveras sur ton chemin !

Elle desserra les doigts qui avaient retenu tout le temps le poignet de Gaspard—et celui-ci retira sa main meurtrie par cette étreinte nerveuse.

—Adieu, petite, fit-il d'un air dégagé, n'oublie pas, toi, que je suis tout prêt à assurer l'avenir de ton enfant !

Et il s'éloigna prestement, en sifflant un air de chasse.

Albine resta là, plantée debout dans les broussailles, une fièvre dans les yeux, frissonnante.

Machinalement, elle le regardait partir.

Mais elle ne pensait plus à rien, à cet instant-là. Il y avait du vague dans sa tête.

Elle était comme hébétée.

Ses lèvres entr'ouvertes laissaient passer un souffle oppressé, bruyant.

Seul signe de vie qu'elle donnait.

Mais tout à coup elle s'affaissa, s'effondra sur elle-même, étendue dans la neige qui, tombant toujours incessamment, commençait à cacher les feuilles et les branchettes mortes.

Ses deux bras s'étendaient en croix et les mains crispées, étreignaient une poignée de mousse.

On eût dit qu'elle venait de mourir là, brusquement, et qu'elle avait gardé ainsi le dernier mouvement de la vie, la dernière convulsion de l'agonie.

Et longtemps elle resta étendue, abîmée, et la neige se mettait à la recouvrir, elle aussi, doucement, sans qu'elle remuât.

Puis, tout à coup, et quand déjà les ombres de la nuit flottaient au ras des broussailles basses, alors qu'il n'y avait plus de vaguement éclairées que les cimes des grands arbres, elle eut un soubresaut... suivi d'un autre... et d'un autre encore...

Et des gémissements, des sanglots sortirent de ses lèvres et de grosses larmes coulèrent de ses yeux sur la neige, que mouillait et faisait fondre déjà son haleine brûlante.

Et à travers les sanglots, à travers les gémissements, un mot surtout revenait :

—Mon Dieu, ayez pitié ! Mon Dieu ! ayez pitié !

Elle se releva enfin, engourdie, les mains bleues par le froid, le visage gonflé par les pleurs.

Et trébuchant, elle regagna l'allée.

Là, tout près ; le cheval était mort, déjà raidi.

A deux pas, le large couteau dont elle s'était servi, gisait, rouge, sur la neige qui s'était fondue à l'humidité du sang.

Et tout autour du cheval, aussi, la neige et la mousse et les herbes étaient rouges !

Albine frémit, s'arrêta une seconde pour regarder cela, puis, se baissant vivement, ramassa le couteau et cacha dans son sein.

—J'irai jusqu'au bout de mon droit ! murmura-t-elle, les yeux hagards, folle à cette minute-là.

V

Elle écrivit le lendemain à Lesguilly : " J'attendrai deux jours — deux jours seulement pendant lesquels j'espérerai encore. Après, je me vengerai."

Elle ne mit pas son nom au bas de cette lettre, cela était inutile : Gaspard en devinerait vite l'auteur ; il était prévenu.

Puis elle alla reprendre ses travaux à la ferme du Tremble.

Elle était bien faible, exténuée, sans un souffle, mais ses nerfs la soutenaient et aussi la fièvre et la nécessité où elle était de paraître gaie et bien portante, afin de dissiper les soupçons, si, par hasard, des soupçons avaient été conçus.

Deux jours se passèrent.

Elle ne reçut rien de Gaspard.

Toute la journée, maintenant, depuis qu'elle était revenue chez Billoret, elle entendait les filles et les garçons de ferme, parler du mariage et des préparatifs de la cérémonie qui approchait.

Elle se mêlait le moins possible à ces conversations, mais parfois était bien obligée pourtant d'y prendre part.

Alors elle répondait — ou disait son mot — ou riait d'une réflexion — parlait d'une voix brève et sourde, le cœur gonflé, des larmes tout près des yeux, la bouche crispée.

Ah ! qu'il eût fallu peu de chose pour la faire sangloter et se trahir !

Son cœur s'en allait, en ces instants, elle était obligée de s'asseoir, et si elle était occupée à un ouvrage quelconque, elle n'y voyait plus et faisait tout de travers.

La deuxième journée, elle se mit au lit, grelottante, ayant peur de la vie nouvelle qui allait s'ouvrir dès le lendemain, comme un abîme sombre sous ses pas.

Que faire, puisque Gaspard la méprisait ?

Elle fut à peu près folle cette nuit-là ; elle en était à souhaiter de ne plus revoir le soleil... car, à l'aube, elle y était résolue, elle n'attendrait pas plus longtemps, elle irait aux forges de Chalambot et raconterait la vérité à Jacques Révéron.

L'aube vint, éclairant la campagne, désolée par l'hiver.

Elle se leva, s'habilla, ouvrit sa porte.

Le soleil, rouge, se montrait à travers les arbres, éclairant tout à coup la forêt des sanglantes lueurs d'un incendie...

Une blanche gelée raidissait les herbes, qui étincelaient comme des émeraudes, des rubis et des topazes.

Là-bas, le village, aux toits blanchis par la gelée, restait enseveli dans un morne silence. On eût dit que toutes les maisons étaient abandonnées, si par-ci, par-là, au-dessus d'elles ne s'élevaient levées de maigres colonnes de fumée grise, toutes droites dans le ciel gris.

Elle referma sa porte et partit, prenant la direction des forges. D'abord, le froid intense de ce matin l'engourdit. Cette dernière nuit d'angoisses et d'incertitudes l'avait brisée. Pourtant son parti était pris. Elle ne regardait plus en arrière. Elle se précipitait devant elle.

Une heure après, elle arriva à Chalambot.

Aux forges, l'animation extrême contrastait avec le silence de la campagne : tout n'était là que bruit, activité, fièvre de travail.

Elle laissa les forges à gauche, passa la rivière et prit une avenue au bout de laquelle était la maison d'habitation du maître — une construction toute moderne, carrée, où rien n'était sacrifié à l'œil, où tout l'était au confortable à la fois simple et riche qui laissait deviner une grande fortune dirigée par une intelligence saine.

Révéron était levé depuis longtemps et travaillait dans son cabinet.

Albine ayant insisté pour le voir, malgré l'heure matinale, un domestique l'introduisit sur-le-champ.

Elle avait la figure enveloppée d'un voile.

Quand elle fut devant le maître de forges, elle se découvrit, interdite ; lui, la regarda un moment d'un air surpris, puis l'interrogea avec bonté sur l'objet de sa visite — qu'il supposait être motivée, à l'aspect maladif de la jeune fille, par une demande de secours.

— Que désirez-vous de moi, mon enfant ?

— Que vous me protégiez, monsieur ; que vous m'aidez à me faire rendre justice !

— Justice ! fit Révéron étonné. Et comment cela, ma pauvre fille ?

— Je vais vous le dire. Mais auparavant, promettez-moi de garder le secret le plus inviolable sur ce que vous allez apprendre. Jurez-moi que ce secret, vous ne le confierez à personne, ni à votre meilleur ami, ni à votre fille...

— Je vous le jure... Mais qu'est-ce donc ?

— Vous me le jurez, quoi qu'il arrive...

— Quoi qu'il arrive, comptez sur moi !...

— Merci, monsieur. A présent, écoutez. Ce que j'ai à dire, n'est pas long. Vous allez marier votre fille à M. de Lesguilly, n'est-ce pas ?

— C'est vrai. Mais quel rapport ?

— Ce mariage est impossible.

— Impossible ? Pourquoi ? dit Révéron qui s'était levé brusquement, et en l'esprit duquel, tout à coup, revenaient les soupçons d'autrefois et les répugnances.

— Parce que M. de Lesguilly est un infâme et un lâche et que vous ne pouvez ni donner votre fille.

— J'ai le droit de savoir.

— Parce que M. de Lesguilly a été mon amant.

Et sur un geste de Révéron :

— Je sais : qu'un homme ait plus ou moins de maîtresses, cela ne tire pas à conséquence... dans votre monde... mais j'ai un enfant dont M. de Lesguilly est le père, et il se doit à mon enfant et à moi... avant toutes choses !

Cette révélation avait vivement ému le maître de forges. Il s'était assis, inquiet, les yeux baissés, prévoyant quelque mystérieux malheur.

— Ah ! vous êtes mère, dit-il... mais pourquoi me demandez-vous le secret?... votre enfant vous accuse...

— La suite au prochain numéro. —

On demande des agents dans chaque paroisse pour prendre des abonnements au JOURNAL DES FAMILLES. Nous donnons une commission de 20 pour 100.

LES ÉPINES SOUS LES ROSES

L'autre jour, dans les charnelles,
L'œil au goût,
Un duo de jeunes filles,
Gazouillait.

Blonde et rêveuse était l'une,
Yeux d'iris ;
L'autre avait la tresse brune
Des houris.

Frais anges, quelle voix douce
Ils avaient !
Les pervenches, dans la mousse,
En rêvaient.

On causait bals, et toilettes ;
Et troublé,
S'ouvrait l'œil des violettes,
Dans le blé.

On jésait, c'était merveille,
Et je vis,
Des oiseaux prêter l'oreille,
Tout ravi.

Moi caché sous le feuillage,
Dans le thym,
J'écoutais leur babillage
Argentin.

La brune disait : " Julie,
" Ce point noir,
" Va me faire bien jolir,
" Pour ce soir.

" J'aurai l'air d'une Andalouse ;
" Et là-bas,
" J'aurai plus d'une jalouse ;
" N'est-ce pas ?

" Je ferai mainte conquête,
" Et je veux,
" Qu'on fasse des coups de tête
" Pour mes yeux !

" Je serai coquette et folle,
" Et, ma foi,
" Je veux que l'on ne raffole
" Que de moi.

" Et quand l'un dira qu'il m'aime
" Je dirai :
" Je t'adore... et dans moi-même
" J'en rirai !..."

La blonde disait : " Ma bonne,
" Mon chignon,
" Ne crois-tu pas qu'il me domine
" L'air mignon ?

" L'amour de plaire m'anime,
" Et, ce soir,
" Je ferai mainte victime ;
" Tu vas voir !

" Toujours ma pose amoureuse
" Fait effet ;
" J'ai l'oeillade langoureuse
" Au parfait.

" Nuls jouvenceaux au cœur tendre,
" Beaux ou laids,
" N'échappent, quand je veux tendre
" Mes filets.

" Et si quelque bon apôtre,
" Me chérit,
" Je presse la main d'un autre
" Qui sourit..."

Et du vent l'aile soyeuse,
Sans émoi,
Apportait leur voix joyeuse
Jusqu'à moi.

.....
Mon doigt saignait : quelques roses
Étaient là...
J'eus plusieurs songes moroses,
Ce soir-là.

LOUIS H. FRECHETTE.

HYGIENE PRATIQUE

HYGIENE DES DENTS.

Le soin des dents consiste à éloigner les causes capable de nuire à leur conversation. Les causes d'altération des dents sont nombreuses ; cependant, on peut, à la rigueur, les ramener à une seule : la production d'une substance " acide " qui a la propriété chimique de " dissoudre " la substance de l'émail protecteur des dents. En effet, si on place une dent revêtu de son émail dans un liquide acide, on verra, peu à peu, cet émail se dissoudre, disparaître et laisser une dent toute " ramollie." Or, la plupart des substance alimentaires ont la propriété de devenir acides lorsque leur séjour se prolonge dans les interstices des dents, à cause de la chaleur de la bouche et de la présence des ferments naturels de la salive. Cela revient à dire que la conversation des dents serait presque toujours assurée, si on avait le soin de ne permettre à aucune matière étrangère de séjourner dans les interstices. Il faut donc, chaque fois qu'on a mangé, rincer la bouche avec de l'eau froide ou tiède en se servant d'une bonne brosse, ou en employant un cure-dent en bois mou, pour retirer, sans blesser la gencive, les parcelles que la brosse n'a pu enlever. Quant à la toilette du matin, il ne suffit pas toujours de frictionner les dents et les gencives avec la brosse, à cause d'un enduit muqueux très mince qui se forme pendant la nuit et qui adhère fortement à la surface des dents, dans les parties qui ne sont soumises à aucun frottement. Cet endroit retient des particules solides qui s'y attachent et finissent, peu à peu, par former des amas durs et épais qui constituent le " tartre " des dents. On empêchera la production du tartre en chargeant la brosse d'un peu de bonne poudre de ffrice et on terminera la toilette de la bouche en la rinçant avec de l'eau contenant quelques gouttes d'elixir ou d'eau dentifrice lorsque ces soins élémentaires sont négligés pendant trop longtemps, la couche de tartre augmente les sens ; elle comble les interstices des dents, et, ce qu'il y a de plus grave, elle descend entre les dents et les gencives, dont elle prend la porte, en les rongant et en les écartant. De là naissent la fétidité de l'haleine et des névralgies incessantes. Lorsqu'on est arrivé là, il faut absolument avoir recours à un dentiste, pour enlever le tartre, après quoi on tâchera de guérir la gencive, de la raffermir, en se servant alternativement d'un élixir tonique et d'une poudre dentifrice, pour empêcher le tartre de se reproduire.

RECETTES FAMILIÈRES

ELIXIR POUR LES DENTS.

On prépare un excellent élixir très propre pour entretenir la bouche dans une santé parfaite en mêlant ensemble : teinture de vanille 15 gr. ; teinture de pyrèthre 125 gr. ; alcoolat de menthe, 30 gr. ; alcoolat de romarin, 30 gr. ; alcoolat de roses, 60 gr. Quelques gouttes dans un verre d'eau pour rincer la bouche.

PATE POUR BLANCHIR LES MAINS.

Faites dissoudre 60 grammes de savon en poudre dans 200 grammes d'huile d'amande, ajouter 200 grammes d'eau de Cologne ; enduire de cette composition une paire de gants que l'on gardera toute la nuit.

A NOS LECTEURS

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous pardonner le retard apporté dans l'envoi du premier numéro de notre journal. Un nouveau règlement du département des postes exigeant que l'éditeur d'un nouveau journal obtienne une permission pour l'expédition de sa publication a été la cause de ce retard. Maintenant que la chose est réglée nous espérons que tout ira pour le mieux et nous pouvons assurer à nos lecteurs que le JOURNAL DES FAMILLES leur sera expédié régulièrement chaque semaine.

LE PARFAIT CORDON-BLEU

Bouillon maigre.

Coupez en quatre un beau chou frisé; mettez-le dans une marmite avec des navets, des carottes, des oignons, des panais coupés en tranches; un pied ou deux de céleri bien épluché, un bouquet de persil, thym, laurier, girofle, une quantité suffisante de beurre; faites bouillir le tout pendant deux heures et passez le bouillon au tamis pour vous en servir au besoin, c'est-à-dire pour l'employer, dans les potages au maigre en place de bouillon gras.

Potage aux grenouilles.

Les grenouilles étant réputées viande maigre, il suffit dans faire cuire une certaine quantité dans une marmite, avec sel, bouquet de persil, carottes et poireaux pour obtenir un excellent bouillon, à l'aide duquel on peut faire tous les potages indiqués ci-dessus comme potages au gras.

JEUX ET DIVERTISSEMENTS

No. 7.—LOGOGRIPIE.

Sur mes six pieds je suis un fruit rafraichissant
M'en enlève-t-on un, c'est neu de chose en somme,
Eh bien ! ce changement devient fatal à l'homme :
Je détruis sa santé et cause son tourment.

Nous donnerons la réponse de ce problème dans le numéro 8, et nous publierons les noms des personnes qui auront envoyé une solution juste. Les solutions doivent nous parvenir, au plus tard, le deuxième mardi qui suit chaque publication.

Adresser les solutions et les problèmes au bureau du JOURNAL DES FAMILLES, 8 rue Bonsecours, Montréal.

Solution des problèmes proposés dans le n° 1 du JOURNAL DES FAMILLES :

No 1.—ANAGRAMME. Les mots sont : UNE et NUE

No 2.—CHARADE. Les mots sont : MIGRAINE

No 3.—ENIGME. Le mot est : PEPIN

No 4.—LOGOGRIPIE. Les mots sont : OUIE et OUI

No 5.—METAGRAMME. Les mots sont : MAGE, CAGE, GAGE, PAGE, RAGE

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

• Qu'est-ce que c'est qu'un récidiviste, papa ?
—Mon fils, c'est celui qui commet deux fois la même sottise.
—Alors, l'oncle Jacques est un récidiviste.
—Pourquoi ça ?
—Puisqu'il s'est remarié deux fois.
Tête des parents.

• Un de nos bons financiers rencontre hier un ami,
—Qu'avez-vous ? Votre mine est effrayante.
—Je suis absolument malheureux.
—Votre femme, j'en suis sûr.
—Parfaitement. Je vais la lâcher.
—Et en prendra une autre, n'est-ce pas ?
—Naturellement.
—Ne faites pas ça en ce moment.
—Parce que ?
—Le "change" est si mauvais.

• Mme Z..., une vieille mondaine, qui a soixante ans bien sonnés, est inconsolable de la mort de sa mère, qui vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

—Une de ses amies cherche un peu à calmer sa douleur :
—Oui, c'est une perte bien cruelle pour vous.
—Ah ! plus cruelle, cent fois plus que vous pouvez l'imaginer. Songez donc—tant qu'elle vivait, je pouvais encore dire : ma mère !... Et ça me rejuvenissait de vingt ans !

• M. Prud'homme se promène sur le boulevard, accompagné d'un ami.

Un mendiant le sollicite.
L'ami lui donne quelques sous.
—J'aime beaucoup les pauvres, dit d'un ton sentencieux M. Paul Prud'homme qui a gardé ses mains dans ses poches, mais je ne leur donne jamais rien. Car, si on leur donnait, il n'y en aurait plus, et que deviendrais-je, moi qui les aime tant ?...

• Bébé a quatre ans.
Il a revêtu le matin ses premières culottes et il arrive aux Tuileries, tout triomphant.

Au lieu de jouer au corceau, il achète un journal et se met à le lire d'un air important.
—Tu lis la politique ? lui demande une de ses petites camarades.
—Non, répondit le jeune homme..... je lis les histoires de femmes !

• Un monsieur fort bien mis se présente au guichet d'un panorama et ne paie que moitié prix.

—Monsieur, dit le caissier en le rappelant, vous vous trompez, vous ne m'avez donné que 50 centimes au lieu de 1 franc.
—Dame, monsieur ! c'est justice : voyez, je n'ai qu'un œil !

• Paroles de Bébé :
—Pourquoi il pleure, ce petit-là ?
—Parce qu'il fait ses dents.
—Ah bien, toi, t'as pas pleuré, petite mère, quand le dentiste t'a fait les tiennes !

• Rue Pavée au Marais :

—Comment, Badureau, tu sors par cette pluie battante ?
—Eh ! c'est justement parce qu'il pleut que je sors.
—Quelle idée !
—Sans doute. Voilà trois jours que nous avons tronqué par mégarde nos parapluies, au café avec cet imbécile de Bigoudy, et que nous ne pouvons parvenir à nous rejoindre, pour faire l'échange.
—Eh bien, si tu crois que pendant que mon pauvre parapluie court les rues par un pareil temps avec Bigoudy, je vais garder le sien à la maison à ne rien faire !

• Dans un restaurant :

—Garçon, une croûte au pot !
—Pas de croûte au pot. Potage au vermicelle, au macaroni et à la semoule.
—Non. Et qu'avez-vous en maigre ?
—Pas de potage maigre aujourd'hui. Potage au vermicelle, au macaroni et à la semoule.
—Au diable ! Garçon, vous n'êtes qu'une bête... "à trois pâtes" !

• Paroles de Bébé :

—Oh ! papa, comme tu est beau ! Tu ressembles à Jean, notre cocher !
—Quel âge vous avez, madame !
—Mais, mon petit ahil, l'âge que je parais.
—Oh ! tant que ça !

—Regardez votre poupée, mademoiselle ; elle est sage, elle ; elle ne fait pas de sottises !
—Oh ! oui, mais si elle était vivante elle en ferait !

• Bébé.
—Papa, quand tu m'achèteras-tu un âne ?
—Mais tu en as un.
—Oui, mais un vrai âne, en vraie peau, comme mon oncle...

• Une belle corvée.
Un réserviste appelle un ancien soldat au camp de ...
—Tiens, lui dit-il, tiens, voilà dix sous.
—Quelle corvée aije à faire ? demande alors l'ancien.
—Tu embrasseras pour moi ma belle-mère, qui arrivera tantôt.

Album Musical du Journal des Familles

LA NAISSANCE DE L'AMOUR

PAROLE DE L'ABBÉ CARRON. MUSIQUE DE FERRARI.

Allegro

Quand l'a - mour na - quit à Cy - thè - re, On s'in - tri -
 gua dans le pa - - ys, Vé - nus dit: Je suis bon - nu
 mè - - re, C'est moi qui nour - si - rai mon fils. Mais l'a - mour,
 Mai - - gré son jeu - ne à - ge, Trop at - ten - tif à tant d'ap -
 pas, Pré - fé - rait le vase au breu - va - ge, Et l'en - fant
 ne pro - fi - tait pas, Et l'en - fant ne pro - fi - tait pas. Ne faut

Ne faut pourtant pas qu'il pâtisse,
 Dit Vénus, parlant à sa cour;
 Que la plus sage le nourrisse;
 Songez toutes que c'est l'Amour.
 Soudain la Candeur, la Tendresse,
 L'Égalité viennent s'offrir,
 Et même la Dénatresse;
 Nul n'avait de quoi nourrir.

On penchait pour la Complaisance;
 Mais l'enfant eût été gâté.
 On avait trop d'expérience
 Pour penser à la Volupté.
 Enfin, sur ce choix d'importance,
 Cette cour ne décidant rien,
 Quelqu'un proposa l'Espérance,
 Et l'enfant s'en trouva tort bien.

On prétend que la Jouissance,
 Qui croyait devoir le nourrir,
 Jalouse de la préférence,
 Guettait l'enfant pour s'en saisir.
 Prenant les traits de l'Innocence,
 Pour berceuse elle vint s'offrir,
 Et la trop crédule Espérance
 Eut le malheur d'y consentir.

Un jour advint que l'Espérance,
 Voulant se livrer au sommeil,
 Remit à la fausse Innocence
 L'enfant jusques à son réveil.
 Alors la trompeuse déesse
 Donne bonbons à pleine main;
 L'Amour d'abord fut dans l'ivresse,
 Mais mourut bientôt dans son soin.